

N° 1 -

26 SEPTEMBRE 1946



TINTIN

CHAQUE JEUDI

3,50
FRS



Les nouvelles aventures de Tintin et Milou :

LE TEMPLE DU SOLEIL

(Texte et dessins de Hergé.)

TINTIN VOUS PARLE...

Bonjour, les amis !
Voici votre journal !

Il porte mon nom : c'est dire que le jeudi sera désormais pour vous le meilleur jour de la semaine.

Vous qui, depuis des années, suivez mes aventures, vous plongerez, hâletant, dans la plus formidable de toutes : LE TEMPLE DU SOLEIL, incroyablement fertile en mystères et en rebondissements.

Ce n'est pas tout.

Trois autres histoires en images, plus éblouissantes que des films, chacune dans un genre différent, vous entraîneront, de semaine en semaine, au sein des plus prodigieuses péripéties.

C'est le SECRET DE L'ESPADON qui retrace l'héroïque épopée d'une poignée d'hommes résolus aux prises avec des forces malfaisantes et terribles lancées à la conquête du globe tout entier.

C'est la magnifique LEGENDE DES QUATRE FILS AYMON qui fera revivre sous vos yeux nos plus belles traditions nationales.

C'est l'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOE où l'on voit un jeune et sympathique garçon nouer sur terre et sur mer d'étranges et sauvages amitiés.

En outre, vous pourrez lire, chaque jeudi, LA GUERRE DES MONDES, le plus fameux des romans scientifiques de H. G. WELLS, ainsi qu'un conte ou une nouvelle.

Sous le titre TINTIN VOUS RACONTE, je vous entretiendrai de diverses questions amusantes et même instructives ; mais, rassurez-vous, sans vouloir empiéter sur le domaine de l'école. Mon but n'est que de vous apporter un sain et franc délassément.

Enfin, vous trouverez dans ce numéro la première chronique de la marine du Capitaine HADDOCK, qui sera suivie, dans le numéro deux, de la chronique de l'aviation du Major WINGS, et ainsi de suite alternativement.

J'ai — faut-il l'ajouter ? — pas mal de projets pour l'avenir, notamment la fondation d'un CLUB TINTIN, qui me permettrait de compter mes amis. Qu'en pensez-vous ?

Ecrivez-moi et je vous répondrai ici même.
Bonne poignée de mains.

Tintin

ABONNEMENTS

Pour vous abonner, il suffit de nous renvoyer dûment remplie la carte d'abonnement jointe au présent n° ou de verser au C. F. n° 19009.16 des « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard à Bruxelles, la somme de :

40 Francs pour trois mois ou
75 Francs pour six mois ou
145 Francs pour douze mois.

EN ARRIERE... MARCHÉ !



Il y a quelques jours, un policeman, de service dans les environs de l'Université de Stanford, ne fut pas peu surpris en voyant arriver à toute allure, une auto qui roulait à reculons.

Son conducteur, un jeune étudiant, lui expliqua qu'il avait loué cette voiture et qu'il la payait au kilomètre, comme le compteur ne marchait pas en marche arrière, il avait trouvé cette ingénieuse et économique façon de voyager.

Le policeman n'en est pas encore revenu. Il est vrai qu'il est des gens qui se frappent pour un rien.

L'HOMME AUX COUPS DE FOUDRE



L'autre jour, comme Charles Brown, un chauffeur noir américain, âgé de 49 ans, demandait un livre à l'employé de la bibliothèque municipale, une boule de feu traversa soudain la fenêtre fermée et vint exploser avec un bruit effroyable au dessus de l'aspirant lecteur.

— All right, déclara paisiblement celui-ci lorsque la fumée se fut dissipée. Ça fait la dixième fois que je suis foudroyé. C'est un peu fatigant à la longue. Heureusement que je n'ai pas à payer la note d'électricité.

L'ANGUILLE ELECTRIQUE



Il résulte d'expériences faites à Rio-de-Janeiro que l'anguille électrique peut produire des chocs de 650 Volts.

Une colonie de ces charmantes bestioles constituerait donc en quelque sorte une vraie centrale électrique.

Tous droits réservés pour tous pays.
Les manuscrits et dessins non insérés
ne seront pas rendus.

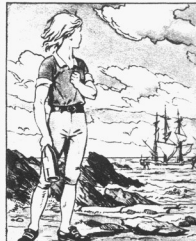
L'extraordinaire odyssée de Corentin Feldoë

(Texte et dessins de PAUL CUVELIER)



Ce vieux logis abritait jadis l'existence d'un valeureux petit gars de Bretagne, Corentin Feldoë. Orphelin, il avait été recueilli par son oncle, vieil ivrogne.

Ah ça ! maraud !... Me laisser sans rhum !... Paresseux, cours m'en quérir un flacon et du meilleur..... ouste !...



Au retour, Corentin longeant la côte, s'arrête, séduit par la vue d'un voilier.

Cordieu !... où traîne encore ce pandard !...



Ah ! tu m'as fait languir !... Tiens !... Yaurien !... Fainéant !



C'est ça, bon débarras ! grimpe au grenier : tu y passeras la nuit.



Mon Dieu, quelle vie ! Des coups, toujours des coups ! Tout plutôt que vivre plus longtemps avec cette brute.



C'est bien décidé : Corentin veut fuir. Comment ? Dans un vieux coffre il trouve un filin, un bon couteau : tout cela servira. Il s'en empare.

Hâtons-nous ! Voici l'aurore ! Pourvu que la corde soit assez longue !



LA GUERRE DES MONDES

DE H.G. WELLS.

LIVRE PREMIER

L'ARRIVEE DES MARSINIENS

I

A LA VEILLE DE LA GUERRE

Personne n'aurait cru, dans les dernières années du XIX^e siècle, que les choses humaines fussent observées, de la façon la plus pénétrante et la plus attentive, par des intelligences supérieures aux intelligences humaines et cependant mortelles comme elles; que, tandis que les hommes s'absorbaient dans leurs occupations, ils étaient examinés et étudiés d'aussi près peut-être qu'un savant peut étudier avec un microscope les créatures transitoires qui pullulent et se multiplient dans une goutte d'eau. Avec une suffisance infinie, les hommes allaient de ci de là par le monde, vaquant à leurs affaires, dans la sereine sécurité de leur empire sur la matière. Il est possible que, sous le microscope, les infusoires fassent de même. Personne ne donnait une pensée aux mondes plus anciens de l'espace comme sources de danger pour l'existence terrestre, ni ne songeait seulement à eux que pour écarter l'idée de vie à leur surface comme impossible ou improbable. Il est curieux de se rappeler maintenant les habitudes mentales de ces jours lointains. Tout au plus les habitants de la Terre s'imaginaient-ils qu'il pouvait y avoir sur la planète Mars des êtres probablement inférieurs à eux, et disposés à faire bon accueil à une expédition missionnaire. Cependant, par delà le gouffre de l'espace, des esprits qui sont à nos esprits ce que les nôtres sont à ceux des bêtes qui périssent, des intellects vastes, calmes et impitoyables, considéraient cette Terre avec des yeux envieux, dressaient lentement et sûrement leurs plans pour la conquête de notre monde. Et dans les premières années du XX^e siècle vint la grande déshérence.

La planète Mars, est-il besoin de le rappeler au lecteur, tourne autour du soleil à une distance moyenne de deux cent vingt-cinq millions de kilomètres, et la lumière et la chaleur qu'elle reçoit du soleil sont tout juste la moitié de ce que reçoit notre sphère. Si l'hypothèse des nébuleuses à quelque vérité, la planète Mars doit être plus vieille que la nôtre, et longtemps avant que cette terre se soit solidifiée, la vie à sa surface dut commencer son cours. Le fait que son volume est à peine un septième de celui de la Terre doit avoir accéléré son refroidissement jusqu'à la température où la vie peut naître. Elle a de l'air et de l'eau et tout ce qui est nécessaire aux existences animées.

Pourtant l'homme est si vain et si aveuglé par sa vanité que jusqu'à la fin même du XIX^e siècle, aucun écrivain n'exprima l'idée que là-bas la vie intelligente, s'il en était une, avait pu se développer bien au-delà des proportions humaines. Peu de gens même savaient

que, puisque Mars est plus vieux que notre Terre, avec à peine un quart de sa superficie et à une plus grande distance du Soleil, il s'ensuit naturellement que cette planète est non seulement plus éloignée du commencement de la vie, mais aussi plus près à sa fin.

Le refroidissement séculaire qui doit quelque jour atteindre notre planète est déjà fort avancé chez notre voisin. Ses conditions physiques sont encore largement un mystère; mais dès maintenant nous savons que, même dans sa région équatoriale, la température de midi atteint à peine celle de nos plus froids hivers. Son atmosphère est plus atténuée que la nôtre, ses océans se sont resserrés jusqu'à ne plus couvrir qu'un tiers de sa surface et, suivant le cours de ses lentes saisons, de vastes amas de glace et de neige s'amoncellent et fondent à chacun de ses pôles, inondant périodiquement ses zones tempérées. Ce suprême état d'épuisement qui est encore pour nous incroyablement lointain, est devenu pour les habitants de Mars un problème vital. La pression immédiate de la nécessité a stimulé leurs intelligences, développé leurs facultés et enduré leurs efforts. Regardant à travers l'espace au moyen d'instruments et avec des intelligences tels que nous pouvons à peine les rêver, ils voient à sa plus proche distance, à cinquante-cinq millions de kilomètres d'eux vers le Soleil, un natal astre d'espoir, notre planète, plus chaude, aux végétations vertes et aux eaux grises, avec une atmosphère nauséabonde éloignée de fertilité, et, à travers les déchirures de ses nuages, des aperçus de vastes contrées peuplées et de mers étroites sillonnées de navires.

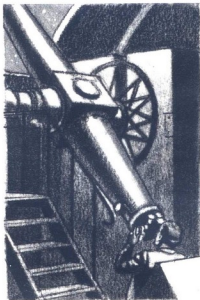
Nous, les hommes, créatures qui habitons cette Terre, nous devons être, pour eux du moins, aussi étrangers et misérables que le sont pour nous les singes et les lémurins. Déjà, la partie intellectuelle de l'humanité admet que la vie est une incessante lutte pour l'existence et il semble que ce soit aussi la croyance des esprits dans Mars. Leur monde est très avancé vers son refroidissement, et ce monde-ci est encore encombré de vie, mais encombré seulement de ce qu'ils considèrent, eux, comme des animaux inférieurs. En vérité, leur seul moyen d'échapper à la destruction qui, génération après génération, se glisse lentement vers eux, est de s'emparer, pour pouvoir y vivre, d'un astre plus rapproché du Soleil.

Avant de les juger trop sévèrement, il faut nous remettre en mémoire quelques-unes des entières et barbares destructions furent accomplies par notre propre race, non seulement sur des espèces animales, comme le bison et le « dodo », mais sur les races humaines inférieures. Les Tasmaniens, en dépit de leur conformation humaine, furent en l'espace de cinquante ans entièrement balayés du monde dans une guerre d'extermination engagée par des immigrants européens. Sommes-nous de tels apôtres de miséricorde que nous puissions nous plaindre de ce que les Marsiens aient fait la guerre dans ce même esprit?

Les Marsiens semblent avoir calculé leur descente avec une sûreté et étonnante subtilité — leur science mathématique étant évidemment bien supérieure à la nôtre — et avoir mené leurs préparatifs à bonne fin avec une presque parfaite unanimité. Si nos instruments l'avaient permis, on aurait pu, longtemps avant la fin du XIX^e siècle, apercevoir des signes des prochaines perturbations. Des hommes comme Schiaparelli observèrent la planète rouge — il est curieux, soit dit en passant, que pendant d'innombrables siècles, Mars ait été l'étoile de la guerre — mais ne surent pas interpréter les fluctuations apparentes des phénomènes qu'ils enregistraient si exactement. Pendant tout ce temps les Marsiens se préparaient.

A l'opposition de 1894, une grande lueur fut aperçue, sur la partie éclairée du disque, d'abord par l'observatoire de Lick, puis par Perrotin de Nice et d'autres observateurs. Je ne suis pas loin de penser que ce phénomène inaccoutumé n'ait eu pour cause la fonte de l'immense canon, trou énorme creusé dans leur planète, au moyen duquel ils nous envoyaient leurs projectiles. Des signes particuliers, qu'on ne se fut pas expliqués, furent observés lors des deux oppositions suivantes, près de l'endroit où la lueur s'était produite.

Il y a six ans maintenant que le cataclysme s'est abattu sur nous. Comme la planète Mars approchait de l'opposition, Lavelle, de Java, fit palpiter tout à coup les fils transmetteurs des communications astronomiques, avec l'extraordinaire nouvelle d'une immense explosion de gaz incandescents dans la planète ob-



En regardant dans les télescopes.

servée. Le fait s'était produit vers minuit et le spectroscopie, auquel il eut immédiatement recours, indiqua une masse de gaz enflammés, principalement de l'hydrogène, s'avancant avec une vitesse énorme vers la Terre. Ce jet de feu devint invisible un quart d'heure après minuit environ. Il le compara à une colossale bouffée de flamme, soudainement et violemment jaillie de la planète « comme les gaz enflammés se précipitent hors de la gueule d'un canon ».

La phrase se trouvait être singulièrement appropriée. Cependant, rien de relatif à ce fait ne parut dans les journaux du lendemain, sauf une brève note dans le *Daily Telegraph*, et le monde demeura dans l'ignorance d'un des plus graves dangers qui aient jamais menacé la race humaine. J'aurais très bien pu ne rien savoir de cette éruption si je n'avais, à Ottershaw, rencontré Ogilvy, l'astronome bien connu. Cette nouvelle l'avait jeté dans une extrême agitation, et, dans l'excès de son émotion, il m'invita à venir cette nuit-là observer avec lui la planète rouge. Malgré tous les événements qui se sont produits depuis lors, je me rappelle encore très distinctement cette veille : l'observatoire obscur et silencieux, la lanterne, jetant une faible lueur sur le plancher dans un coin, le déclenchement régulier du mécanisme du télescope, la fente mince du dôme, et sa profondeur oblongue que rayait la poussière des étoiles. Ogilvy s'agitait en tous sens, invisible, mais perceptible aux bruits qu'il faisait. En regardant dans le télescope, on voyait un cercle de bleu profond et la petite planète ronde voguant dans le champ visuel. Elle semblait tellement petite, si brillante, tranquille et menue, faiblement marquée de bandes transversales et sa circonférence légèrement aplatie. Mais qu'elle paraissait petite! une tête d'épingle brillant d'un éclat si vif! On aurait dit qu'elle tremblait un peu, mais c'était en réalité les vibrations qu'imprimait au télescope le mouvement d'horlogerie qui gardait la planète en vue.

Pendant que je l'observais, le petit astre semblait devenir tout à tour plus grand et plus petit, avancer et reculer,

mais c'était simplement que mes yeux se fatiguaient. Il était à soixante millions de kilomètres dans l'espace. Peu de gens peuvent concevoir l'immensité du vide dans lequel nage la poussière de l'univers matériel.

Près de l'astre, dans le champ visuel du télescope, il y avait trois petits points de lumière, trois étoiles télescopiques infiniment lointaines et tout autour étaient les insondables ténèbres du vide. Tout le monde connaît l'effet que produit cette obscurité par une glaciale nuit d'étoiles. Dans un télescope elle semble encore plus profonde. Et invisible pour moi, parce qu'elle était si petite et si éloignée, avançant rapidement et constamment à travers l'inimaginable distance, plus proche de minute en minute de tant de milliers de kilomètres venait la Chose qu'ils nous envoyaient et qui devait apporter tant de luttes, de calamités et de morts sur la Terre. Je n'y songeais certes pas pendant que j'observais ainsi — personne au monde ne songeait à ce projectile fatal.

Cette même nuit, il y eut encore un autre jaillissement de gaz à la surface de la lointaine planète. Je le vis au moment où le chronomètre marquait minuit : un éclair rougeâtre sur les bords, une très légère projection des contours; j'en fis part alors à Ogilvy, qui prit ma place. La nuit était très chaude et j'avais soif. J'allai, avançant gauchement les jambes et tâtant mon chemin dans les ténèbres, vers la petite table sur laquelle se trouvait un siphon, tandis qu'Ogilvy poussait des exclamations en observant la traînée de gaz enflammés qui venait vers nous.

Vingt-quatre heures après le premier, à une ou deux secondes près, un autre projectile invisible, lancé de la planète Mars, se mettait cette nuit-là en route vers nous. Je me rappelle m'être assis sur la table, avec des taches vertes et cramoises dansant devant mes yeux. Je souhaitais un peu de lumière, pour fumer avec plus de tranquillité, soupçonnant peu la signification de la lueur que j'avais vue pendant une minute et tout ce qu'elle amènerait bientôt pour moi. Ogilvy resta en observation jusqu'à une

heure, puis il cessa; nous primes la lanterne pour retourner chez lui. Au-dessus de nous, dans les ténèbres, étaient les maisons d'Ottershaw et de Chertsey, dans lesquelles des centaines de gens dormaient en paix.

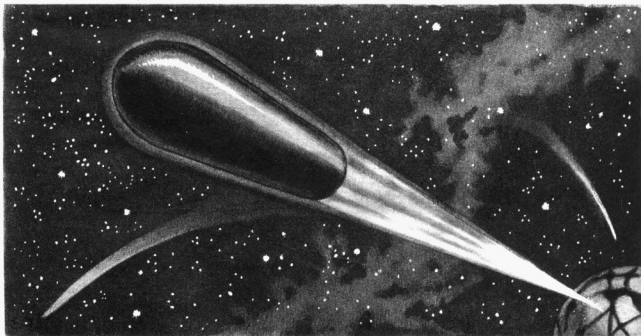
Toute la nuit, il spécula longuement sur les conditions de la planète Mars, et railla l'idée vulgaire d'après laquelle elle aurait des habitants qui nous feraient des signaux. Son explication était que des météorites tombaient en pluie abondante sur la planète, ou qu'une immense explosion volcanique se produisait. Il m'indiquait combien il était peu vraisemblable que l'évolution organique ait pris la même direction dans les deux planètes adjacentes.

Les chances contre quelque chose d'approchant de l'humanité sur la planète Mars sont un million pour une, dit-il. Des centaines d'observateurs virent la flamme cette nuit-là, et la nuit d'après, vers minuit, et de nouveau encore la nuit d'après et ainsi de suite pendant dix nuits, une flamme chaque nuit. Pourquoi les explosions cessèrent après la dixième, personne sur terre n'a jamais tenté de l'expliquer. Peut-être les gaz dégagés causeraient-ils de graves incommodités aux Marsiens. D'épais nuages de fumée ou de poussière, visibles de la Terre à travers de puissants télescopes, comme de petites taches grises flottantes, se répandirent dans la limpidité de l'atmosphère de la planète et en obscurcissent les traits les plus familiers.

Enfin, les journaux quotidiens s'éveillèrent à ces perturbations et des chroniques de vulgarisation parurent ici, là et partout, concernant les volcans de la planète Mars. Le périodique sérieux comme *Punch* fit, je me rappelle, un heureux usage de la chose dans une caricature politique. Entièrement insoupçonnés, ces projectiles que les Marsiens nous envoyaient arrivaient vers la Terre à une vitesse de nombreux kilomètres à la seconde, à travers le gouffre vide de l'espace, heure par heure et jour par jour, de plus en plus proches.

(À suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs.



Ces projectiles que les Marsiens nous envoyaient, arrivaient vers la Terre.

LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU

LE TEMPLE DU SOLEIL

TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ

L'AFFAIRE DES BOULES DE CRISTAL

M. Bergamotte, l'Américaniste bien connu, est également frappé de léthargie. Disparition de M. Tournesol, radiesthésiste.

On n'a pas oublié l'étrange aventure survenue aux membres de l'expédition Sanders-Hardmuth, qui venaient à peine de rentrer d'un voyage d'exploration en Amérique du Sud. D'où ils avaient rapporté la momie du roi Inca Rascar Capac.

La vengeance de l'Inca ?...

On se souvient, en effet, que, malgré toutes les précautions prises par la police, six des membres de cette expédition MM. Sanders-Hardmuth, Clairmont, Lauhépén, Charlet et Cantonneau, avaient été retrouvés, l'un après l'autre, plongés dans un sommeil léthargique. Et chaque fois, auprès de chacun d'eux, les débris d'une petite ampoule de cristal avaient été découverts.

Le dernier des sept.

Un seul explorateur, M. Bergamotte, l'Américaniste bien connu, avait jusqu'ici échappé au sort de ses infortunés compagnons. Or, hier, dans la nuit, le savant a été, à son tour, victime du même étrange attentat : on l'a retrouvé, lui aussi, plongé dans un sommeil léthargique.

La momie foudroyée...

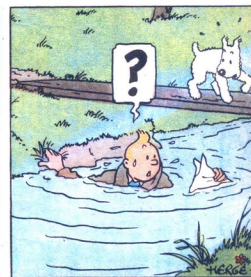
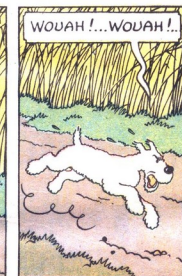
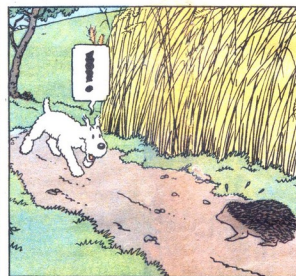
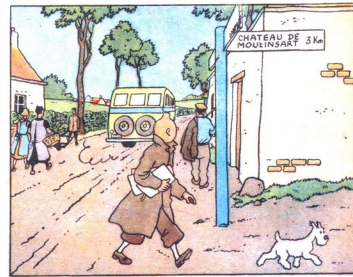
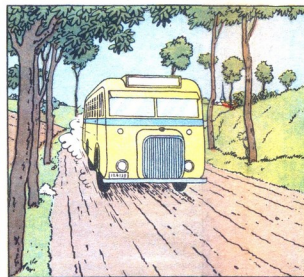
Détail troublant. Dans la soirée précédente, au cours d'un orage, la foudre était tombée sur la demeure du savant, détruisant la momie de Rascar Capac et ne laissant intacte que les bijoux dont elle était encore ornée. Le lendemain matin, ces bijoux avaient disparu...

Un radiesthésiste est enlevé.

Trois amis de M. Bergamotte, le jeune reporter Tintin, le capitaine de marine Hadcock et le radiesthésiste Tryphon Tournesol étaient précisément sur les lieux hier nuit.

Or, le lendemain matin, M. Tournesol, qui était allé se promener dans le jardin de la villa, a mystérieusement disparu. L'enquête a pu établir qu'un Inconnu, qui avait réussi à s'introduire dans la propriété de M. Bergamotte et qui s'était dissimulé dans les buissons, avait assailli le radiesthésiste, puis l'avait emmené dans un petit pavillon situé en bordure de la route. Là, après avoir été vraisemblablement drogué, M. Tournesol a été embarqué à bord d'une auto qui est partie pour une destination inconnue.

La police recherche activement cette voiture, une grosse conduite intérieure beige, de marque américaine. Toute personne qui de quelque façon que ce soit se présente au poste de police ou de gendarmerie le plus proche.



La Chienne de la Reine et le Cheval du Roi

(Tiré de « ZADIG » de Voltaire.)

Dans cette alerte page d'un de ses plus spirituels romans, le grand écrivain français du XVIII^e siècle préfigure curieusement les histoires policières d'aujourd'hui.

★

Un jour, se promenant auprès d'un petit bois, Zadig vit accourir à lui un chambellan de la reine, suivi de plusieurs officiers qui paraissaient dans la plus grande inquiétude, et qui couraient çà et là, comme des hommes égarés qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. Jeune homme, lui dit le chambellan, n'avez-vous point vu le chien de la reine ? Zadig répondit modestement : c'est une chienne, et non pas un chien. Vous avez raison, reprit le chambellan. C'est une épagneule très petite, ajouta Zadig ; elle a fait depuis peu des chiens ; elle boite du pied gauche de devant, et elle a les oreilles très longues. Vous l'avez donc vue ? dit le chambellan tout essoufflé. Non, répondit Zadig, je ne l'ai jamais vue, et je n'ai jamais vu si la reine avait une chienne.

Précisément dans le même temps, par une bizarrerie ordinaire de la fortune, le plus beau cheval de l'écurie du roi s'était échappé des mains d'un palefrenier dans les plaines de Babylone. Le grand veneur et tous les autres officiers couraient après lui avec autant d'inquiétude que le chambellan après la chienne. Le grand veneur s'adressa à Zadig, et lui demanda s'il n'avait point vu passer le cheval du roi. C'est, répondit Zadig, le cheval qui galope le mieux ; il a cinq pieds de haut, le sabot fort petit ; il porte une queue de trois pieds et demi de long ; les bossuettes de son mors sont d'or à vingt-trois carats ; ses fers sont d'argent à onze deniers. Quel chemin a-t-il pris ? où est-il ? demanda le grand veneur. Je ne l'ai point vu, répondit Zadig, et je n'en ai jamais entendu parler.

Le grand veneur et le chambellan ne toutèrent pas que Zadig n'eût volé le cheval du roi et la chienne de la reine ; ils le firent conduire devant l'assemblée du grand Desterham, qui le condamna au knout, et à passer le reste de ses jours en Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval et la chienne. Les juges furent dans la douloureuse nécessité de réformer leur arrêt ; mais ils condamneront Zadig à payer quatre cents onces d'or, pour avoir dit qu'il n'avait point vu ce qu'il avait vu. Il fallut d'abord payer cette amende ; après quoi il fut permis à Zadig de plaider sa cause au Conseil du grand Desterham : il parla en ces termes :

Étoiles de justice, abîmes de sciences, miroirs de vérité, qui avez la pesanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant, et beaucoup d'affinité avec l'or, puisqu'il m'est permis de parler devant cette auguste assemblée, je vous jure par Orosmade que je n'ai jamais vu la chienne respectable de la reine, ni le cheval sacré du roi des rois. Voici ce qui m'est arrivé : je me promenaais vers le petit bois où j'ai rencontré depuis le vénérable chambellan et le très illustre grand veneur. J'ai vu sur le sable des traces d'un animal et j'ai jugé aisément que c'étaient celles d'un petit chien. Des sillons

légers et longs, imprimés sur de petites emînences de sable, entre les traces des pattes m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes et qu'ainsi elle avait fait des petits il y a peu de jours. D'autres traces en un sens différent, qui paraissaient toujours avoir rase la surface du sable à côté des pattes de devant m'ont appris qu'elle avait les oreilles très longues, et comme j'ai remarqué que le sable était toujours moins creusé par une patte que les trois autres, j'ai compris que la chienne de notre auguste reine était un peu boteuse, si je l'ose dire.

« A l'égard du cheval du roi des rois, vous saurez que me promenant dans les routes de ce bois, j'ai aperçu les marques des fers d'un cheval ; elles étaient toutes à égales distances. Voilà, ai-je dit un cheval qui a un galop parlait. La poussière des arbres, dans une route étroite qui n'a que sept pieds de large, était un peu enlevée à droite et à gauche, à trois pieds et demi du milieu de la route. Ce cheval, ai-je dit, a une queue de trois pieds et demi, qui, par ses mouvements de droite et de gauche, a balayé cette poussière. J'ai vu sous les arbres, qui donnaient un berceau de cinq pieds de haut, les feuilles des branches nouvellement tombées ; et j'ai connu que ce cheval y avait touché, et qu'ainsi il avait cinq pieds de haut. Quant à son mors, il doit être d'or à vingt-trois carats, car il en a frotté les bossuettes contre une pierre que j'ai reconnue être une pierre de touche, et dont j'ai fait l'essai. J'ai jugé enfin, par les marques que les fers ont laissés sur les cailloux d'une autre espèce, qu'il était ferre d'argent à onze deniers de fin. »

Tous les juges admirèrent le profond et subtil discernement de la nouvelle en vint jusqu'au roi et à la reine. On ne parlait que de Zadig dans les antichambres, dans la chambre et dans le cabinet ; et quoique plusieurs mages opinassent qu'on devait le brûler comme sorcier, le roi ordonna qu'on lui rendit l'amende des quatre cents onces d'or à laquelle il avait été condamné. Le greffier, les huissiers, les procureurs vinrent chez lui en grand appareil lui rapporter ses quatre cents onces ; ils en retirèrent seulement trois cent quatre-vingt-dix-huit pour les frais de justice et leurs valets demandèrent des honoraires.

Zadig vit combien il était dangereux quelquefois d'être trop savant, et se promit bien à la première occasion de ne point dire ce qu'il avait vu ; cette occasion se trouva bientôt. Un prisonnier d'Etat s'échappa ; il passa sous les fenêtres de sa maison. On interrogea Zadig, il ne répondit rien ; mais on lui prouva qu'il avait regardé par la fenêtre. Il fut condamné pour ce crime à cinq cents onces d'or, et il remercia ses juges de leur indulgence, selon la coutume de Babylone.

Grand Dieu ! dit-il en lui-même, qu'on est à plaindre quand on se promène dans un bois où la chienne de la reine et le cheval du roi ont passé ! Qu'il est dangereux de se mettre à la fenêtre ! et qu'il est difficile d'être heureux dans cette vie !



EDGAR. P. JACOBS

ET VOICI LA PAGE QUI SERA ALTERNATIVEMENT CONSA-
CRÉE À L'AVIATION ET À LA MARINE.
CETTE DERNIÈRE, CELA VA DE SOI, SERA TRAITÉE DE MAIN
DE MAÎTRE PAR MON AMI LE CAPITAINE HADDOCK.
QUANT À L'AVIATION C'EST MON AUTRE AMI, LE MAJOR
WINGS, PILOTE DE L'HYDRATION DE "L'ÉTOILE MYSTÉRIEU-
SE", QUI S'EN EST CHARGÉ.
ET MAÎNTE- NANT LA PAROLE EST AU CAPI-
TAINÉ HADDOCK...



LES ENTRETIENS DU CAPITAINE HADDOCK



« Licorne » que tu avais acheté au Vieux Marché.

— Parfaitement, Capitaine. Je suis certain que nos amis s'intéresseraient aussi beaucoup à cette construction.

Mais il y a autre chose : beaucoup de jeunes sont attirés par les sports nautiques : yachts à moteurs et à voiles, les canoës et kayaks, les régates à l'aviron.

— Bravo, fiston, tu en as des idées. Alors, dis, Tintin, veux-tu m'aider à rédiger cette chronique ?

— Volontiers, Capitaine ; que voulez-vous que je fasse ?

— Simplement me poser, chaque semaine, un tas de questions sur la marine, auxquelles je répondrai en faisant appel à ma grande expérience. D'ailleurs, je pense... Mais oui, c'est ça : nos jeunes amis pourraient t'écrire pour te poser eux-mêmes toutes sortes de questions, que tu me transmettrais en même temps.

— D'accord, Capitaine.

— Dis, Tintin, ça c'est la meilleure idée, n'est-ce pas ? Et c'est moi qui l'ai eue. Dis, Tintin, c'est chic, ça : en bavardant avec toi, je vais avoir l'impression d'être entouré de centaines, de milliers de petits mousques qui boiront mes paroles... mon Ecole de Cadets...

Dis, Tintin, moi aussi je boirais bien quelque chose...

— Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, Chers Auditeurs...

— Dites, Capitaine, je vous demande pardon de vous interrompre déjà, mais vous ne parlez pas à la Radio.

— C'est vrai, mille sabords... Alors : Mes chers... Dis, Tintin, au fait, à qui est-ce que je m'adresse exactement ?

Mais, Capitaine, à tous nos jeunes lecteurs, nos petits amis, garçons et filles.

— Ah ! oui, Tintin, à tous ceux qui ont lu tes aventures, dans tes albums. Mais alors, je m'adresse aussi aux adultes ?

Chut, Capitaine, pas d'indiscrétions. Nous nous adressons en bloc à nos amis, qui sont nombreux.

— Bien, Tintin. Alors, je commence.

« Mes amis,

» Moi, Capitaine Haddock, marin, fils et petit-fils de marin, descendant du fameux Chevalier de Hadoque, je vais avoir le plaisir de vous entretenir de... »

... Dis, Tintin, de quoi dois-je parler exactement ? De la tempérance à bord des voiliers de commerce, de la nécessité de débouter les étoiles de mer, de l'utilité des bouts-dehors de bonnettes ? Ma science est vaste en ce vaste domaine. Quel sujet vais-je aborder ?

— Je pense, Capitaine, que puisque nos amis s'intéressent à tout, vous devrez donc parler de tout, mais pas à la fois. Vous pourriez les entretenir d'abord des bateaux en général : comment et pourquoi ils naviguent, décrire les principaux types et leur utilisation ; c'est déjà beaucoup, ça, il me semble. Et puis, vous pourriez vous occuper des petits voiliers et des canoës mécaniques avec lesquels je vois jouer les enfants, le dimanche, dans le bassin du Parc de Bruxelles...

— Pas seulement les enfants, Tintin ; on rencontre aussi des hommes avec des modèles de compétition et de véritables moteurs à vapeur ou à explosion. Tu sais que c'est un sport très en vogue à l'étranger : en Angleterre, en Amérique, en France, en Hollande, et qu'en Belgique on commence à s'y intéresser.

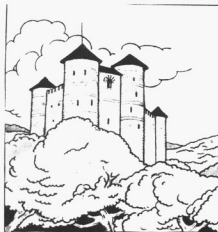
— Raison de plus, Capitaine, pour en entretenir nos petits amis.

— Et puis, dis donc, Tintin, il y a beaucoup de gens très bien, et jusqu'à de vieux messieurs qui passent leurs soirées à construire des reproductions fidèles de bateaux de tous les types et de toutes les époques, comme on en voit dans les musées, qui ne vont pas sur l'eau, mais qui sont de si beaux bibelots... au fait, comme le modèle de la



LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY



IL Y A PLUS DE MILLE ANS SÉLEVAIT
DANS LA SOMBRE FORÊT DES ARDENNES
LE CHÂTEAU AUX TOURS MASSIVES
DU DUC AYMON....



...TOMBE DANS LA DISGRÂCE DE CHARLEMAGNE
SES QUATRE FILS, RENAUD, ALLARD, GUICHARD
ET RICHARD, LES PLUS VAILLANTS CHEVALIERS
QU'IL FUT POSSIBLE DE RENCONTRER, CHAR-
MENT LEURS LOISIRS EN SE LIVRANT À
LA CHASSE AUX BÊTES FORÊTES.



J'AI LA CLARTÉ, MES ENFANTS, QUE LE ROI
CHARLEMAGNE NE M'UN PROSE SENTIR QUELQUE
JOUR LE POIDS DE SON COURTOUX, MÉLANS! DEPUIS
QUE VOTRE PÈRE ET VOS ONCLES M'ONT DINS CRU
DEVOIR LE SOUTENIR DANS SA GUERRE CONTRE
LES LOMBARDES....



OR, EN CE MOMENT, LE SON
DU COR SE FAIT ENTENDRE....
L'HOMME DU GUET CRIE : "UN
MESSAGE DE LA PART DE
CHARLEMAGNE!"

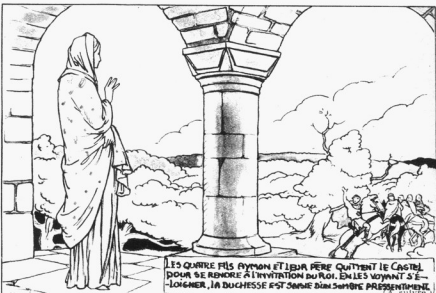


DE PAR LE ROI, OUVREZ!



PARDIEU! MES FILS! LE ROI NOUS ENVOIE
SA GRÂCE ET NOUS INVITE À PAR-
TICIPER AUTOURNOI QUI AURA
LIEU BIENTÔT EN PRÉ-
SENCE
DE TOUTE LA COUR!

L'APPARITION DU DUC AYMON DISSE
L'INQUIETUDE QUI S'ÉTAIT EMBARÉE
DE CHACUN À L'ANNONCE DU
MESSAGE...
(Tous droits réservés.)



LES QUATRE FILS AYMON ET LEUR PÈRE QUITTENT LE CASTEL
POUR SE RENDRE À L'INVITATION DU ROI. EN LES VOYANT S'É-
LOIGNER, LA DUCHESSE EST SANS DOUTE SUREPRÉSENTIMENT.

TINTIN VOUS RACONTE :



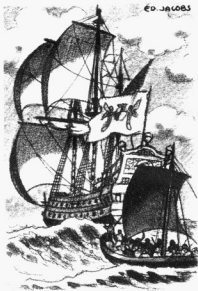
L'HISTOIRE DES FRÈRES DE LA CÔTE



Vous souvenez-vous du chevalier de Hadoque, l'ancêtre de mon brave compagnon, et de ses mémorables démêlés avec Rackam le Rouge ?

Quelle histoire que celle des Frères de la Côte, desquels faisait partie le féroce flibustier, mort dans l'explosion de *La Lacorne* !

ÉO. JACOBS



Monte sur une barque pontée contenant 28 hommes.

Les Frères de la Côte étaient une association de pirates qui au XVII^e siècle habitaient principalement l'île française de la Tortue, au nord de Saint-Domingue. Alliés aux boucaniers, des chasseurs de bœufs sauvages que les persécutions des Espagnols avaient réduits au désespoir, ils vécurent sur les eaux bleues qui baignent les rives de l'Amérique, une incroyable épopée de rapines, de sang et d'héroïsme !

Les flibustiers se recrutaient principalement parmi les Français et les Anglais.

Indépendants au point le plus extrême, ils ne reconnaissaient les règles de leur société que pendant la durée des expéditions qu'ils entreprenaient.



Ils observaient les uns envers les autres une totale fidélité. Leur endurance était inébranlable, et ils supportaient sans une plainte les fatigues et les privations les plus dures. Le déserteur

était puni de mort ainsi que celui qui abandonnait son poste dans la bataille. Le vol était puni très sévèrement.

Les parts de prise étaient distribuées entre tous : le capitaine recevait six portions, les officiers trois ou deux, tous les autres une seule.

Revenus à terre, les flibustiers dissipaient leur gain avec une extravagante prodigalité.

Bien qu'impitoyables dans le combat, ils étaient très pieux, priant dévotement avant le repas, et se recommandaient ingénument au ciel pour le succès de leurs pirateries !

Au début, les flibustiers ne disposèrent que de petites barques, et leurs victimes initiales furent des pêcheurs, puis, s'enhardissant, ils se mirent à attaquer de gros bâtiments. L'Espagne entretenait dans ces parages un trafic important.

Le premier de ces forbans qui se fit un nom fut le Français Pierre le Grand.

Monté sur une barque pontée contenant 28 hommes, il rencontra par le travers du Cap Tiburon, à la pointe occidentale de Saint-Domingue un vaisseau de 52 canons, portant 460 hommes d'équipage.

D'un regard le flibustier consulta ses compagnons, puis sans mot dire, il mit le cap sur l'ennemi. L'Espagnol, ne pouvant croire à cette folie, ne prend pas même la peine de tirer un coup de canon sur cette coque de noix qui s'approche de lui en faisant force de rames.

Arrivés sans encombre le long du bord, les aventuriers, s'accrochant aux corda-



ges et aux sabords, escaladent le flanc du vaisseau et bondissent sur le pont !

Ils massacrent les quelques Espagnols qui s'y trouvent, ferment les panneaux, emprisonnant ainsi l'équipage, s'emparent des officiers et conduisent le bâtiment dans un de leurs ports !

Quelques mois plus tard, une petite frégate de 20 canons attaqua deux vaisseaux de ligne espagnols !

Après avoir pris chasse devant les deux bâtiments pour les séparer, le flibustier virant subitement de bord, revient sur le plus proche de ses poursuivants, après une habile manœuvre, et lui

abat son mât de misaine et son grand mât. L'Espagnol n'est plus qu'un ponton inerte que le flibustier balaye impunément de ses bordées.

A ce moment arrive le second vaisseau, mais à la vue du premier coulant bas, couvert de morts et de blessés, il s'enfuit !



L'« Espagnol » n'était plus qu'un ponton inerte.

Bientôt le danger devint tel pour la navigation espagnole, que tout fut mis en œuvre pour anéantir les flibustiers, mais ceux-ci ne firent que redoubler d'audace.

Lewis Scott fut le premier d'entre eux à tenter un débarquement. Il renversa tout ce qu'il trouva devant lui et pilla la ville de San-José de Campeche.

Jean Davis, après lui, s'empara de Nicaragua et emporta Saint-Augustin. Alexandre Bras-de-Fer battit les Indiens près de Boca-del-Drago et les Espagnols en plusieurs rencontres.

Mais parmi les plus remarquables flibustiers, il faut citer avant tout Montbars l'exterminateur, Nau l'olonois et le fameux Morgan.



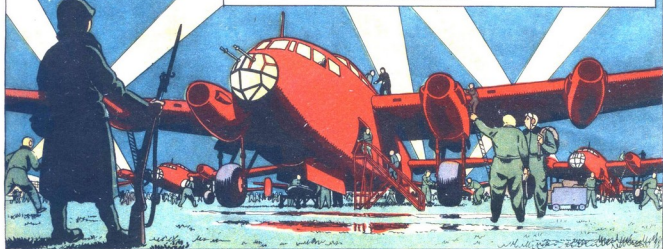
Comme cent pages ne suffiraient pas à contenir leurs exploits, je remetts à jeudi prochain de vous en donner un aperçu.

Un peu de patience donc... la suite au prochain numéro.

LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)

MINUIT... SUR L'AÉROPORT DE LHASSA RÉGNE UNE INTENSE ACTIVITÉ...



RÉUNIS AU G.Q.G., LES PILOTES DES ESCADRES AÉRIENNES ATTENDENT DANS UN LOURD SILENCE



MESSIEURS, LE COLONEL OLRİK, CHEF DU SERVICE SECRÉT ET CONSEILLER DE SA MAJESTÉ, APPORTE UN MESSAGE DE L'EMPEREUR.



OFFICIERS... L'HEURE EST VENUE... DE VOTRE BRAVOURE, DE VOTRE ESPRIT DE DÉCISION DÉPEND LA RÉUSSITE DES PLANS GRANDIOSES DE NOTRE SOUVERAIN... VOUS LE SAVEZ, C'EST LE



MONDE ENTIER QUI DOIT TOMBER ENTRE NOS MAINS... L'ATTAQUE SERA DÉCLANCHÉE CETTE NUIT À 2 H... VOICI LES ORDRES DE MISSION : COLONEL ARUKI, VOTRE ESCADRE ATTAQUERA LE SECTEUR DE CALCUTTA... VOICI LES ORDRES, COLONEL OSAKA, À VOUS LE SECTEUR DE NANKIN...



VOICI LES ORDRES... BONNE CHANCE!



MAIS TANDIS QUE L'UN APRÈS L'AUTRE, LES CHEFS D'ESCADRE REÇOIVENT DES MAINS D'OLRIK LES INSTRUCTIONS SECRÈTES CONCERNANT L'ATTAQUE...

... LE CAPITAINE HASSO, AGENT À LA SOLDE DE L'INTELLIGENCE SERVICE, ÉCOUTE À L'AIDE D'UN MICROPHONE...

